

# L'histoire de la pensée économique selon J. R. Hicks

Hubert Brochier

Professeur émérite à l'Université de PARIS-1,  
Panthéon-Sorbonne, Ancien Directeur français  
à la maison franco-japonaise de Tokyo.

Suivant un jugement de Mark Blaug, Sir John R. Hicks fait partie de la demi-douzaine de théoriciens éminents de l'Economie qui ont marqué le XX<sup>e</sup> siècle. Il a reçu le prix Nobel en 1972, pour ses travaux sur l'équilibre général et l'économie du bien-être ; il est connu également comme commentateur de la théorie Keynésienne à laquelle il a donné la formulation didactique connue sous le nom de "version IS/LM" et comme auteur de nombreux ouvrages théoriques développant un néo-classicisme critique et indépendant.

Hicks n'était pas un historien de la pensée économique, et il n'a pas cherché à devenir un spécialiste, mais il concevait son œuvre un peu comme un dialogue permanent avec ses prédécesseurs ; son travail d'économiste théoricien était intimement mêlé à la connaissance et à la discussion des œuvres du passé et il a apporté de ce fait une riche contribution à l'Histoire de la pensée économique. En outre, il a fréquemment, tout au long de sa carrière, énoncé des vues originales aussi bien sur les problèmes méthodologiques, que sur l'application à l'Economie de la notion de "révolution scientifique" et sur la nature du progrès dans la pensée économique.

Ce sont ces conceptions, rarement évoquées, que je voudrais commenter ici, car elles nous montrent un théoricien, ayant sa place parmi les plus grands, et qui pourtant se situe très à l'écart de la tendance dominante des économistes de son temps<sup>1)</sup> à concevoir l'Economie comme une science expérimentale, donc relevant d'une méthodologie popperienne essentiellement empirique, et conçue en termes de tests et de réfutation.

Mais, pour comprendre la place que Hicks assigne aux théoriciens du passé, et le type de rapports qu'il entretient avec leurs œuvres, il est indispensable de faire le point au préalable sur ses positions méthodologiques, car elles commandent assez directement la manière dont il conçoit sa relation à l'histoire de la pensée et à la logique de son déroulement.

## 1) LES POSITIONS METHODOLOGIQUES DE J. R. HICKS

La position méthodologique de Hicks semble inséparable de son attitude personnelle à l'égard de son travail de théoricien, qui était caractérisée, à l'inverse de ce qu'on aurait pu attendre d'une personnalité aussi éminente, par l'absence de prétention, une grande bonne volonté pour réviser ses propres idées, et même une véritable modestie qui n'était pas sans rapport avec son attitude critique, pour ne pas dire sceptique, en face des théories qu'il avait si remarquablement contribué à élaborer ou perfectionner.

---

1) A l'exception notable de Keynes, dont les conceptions méthodologiques sont tout à fait en harmonie avec celles de son commentateur.

“Je pense,” écrivait-il, “que c’est un péché fréquent chez les économistes de viser trop haut, de demander plus qu’ils ne devraient à leur sujet d’étude. Comme on l’aura vu, je suis tombé moi-même à l’occasion dans ce péché, mais je pense, ou j’espère, qu’avec les années, j’ai acquis plus de sagesse”.<sup>2)</sup>

### **La méthodologie de Hicks et l’instrumentalisme**

Cette modération quant aux exigences que Hicks pouvait avoir vis-à-vis du travail théorique est directement liée à sa conception de la nature de la théorie économique, conception foncièrement *instrumentaliste*. En effet, s’il restait soucieux de la vérité des théories économiques, c’est dans la mesure où il les considérait comme “les servantes de la politique économique”. Mais la préoccupation de l’efficacité ne l’entraînait pas dans la voie du réalisme scientifique : pour lui l’ensemble des concepts, des hypothèses, des modèles et des théories sont essentiellement des *outils* permettant de comprendre la réalité économique, ils ne prétendent pas avoir une valeur de vérité. Comme chez Marshall, ces concepts doivent être traités comme des instruments, et non comme des définitions de la réalité elle-même. Hicks a d’ailleurs inventé un nombre remarquable de concepts théoriques, par exemple la distinction des prix fixes et prix flexibles, les notions d’élasticité de substitution, de capital, d’équilibre temporaire, d’effet de substitution et d’effet de revenu, sans parler de la fameuse présentation de la théorie keynésienne sous la forme IS/LM, présentation qui a ses limites, mais qui est une trouvaille intellectuelle

---

2) HICKS, Classics and Moderns, in “Collected essays...”, Vol. III, p. 365.

remarquable.

Il était particulièrement conscient du caractère conventionnel des hypothèses sur lesquelles sont fondées un grand nombre de théories, utilisées pour leur commodité, mais non pour leur accord avec le réel. Ainsi l'hypothèse du comportement maximisateur "est suffisamment vraie pour être utile. Elle nous permet de découvrir des choses que sans elles, nous n'aurions pas vues". Dans le premier volume de ses *Collected essays...* Hicks écrit : "Je suis devenu de plus en plus conscient du caractère artificiel de ces hypothèses. Ce sont des simplifications, par lesquelles nous forçons la réalité à prendre une forme où elle est maniable par l'analyse économique ; elles ne sont rien de plus que cela. En tant que techniciens de l'économie, nous ne pouvons nous en passer ; mais sitôt que nous aspirons à être plus que des techniciens, nous devons les voir comme les supports branlants qu'elles sont."<sup>3</sup>

Les concepts économiques eux-mêmes sont des outils, et doivent être forgés selon les exigences du problème posé ; par exemple, l'état stationnaire n'est pas très intéressant en lui-même, mais c'est une construction qui peut permettre de "dire quelque chose d'utile sur un monde changeant". La notion de préférence pour la liquidité est une manière de poser les problèmes du taux d'intérêt ; le modèle de "*Value and Capital*"... "est un laboratoire dans lequel les idées peuvent être éprouvées".

Il en est de même des modèles, qui sont également des outils et peuvent être utilisés ou révisés de façon sélective ; il paraît d'ailleurs

---

3) HICKS, *Wealth and Welfare*. *Collected essays...* Vol. 1, p. 136.

admissible qu'ils soient "irréalistes" puisqu'ils ont pour but d'éprouver le fonctionnement d'un concept dans un environnement simplifié.

Les théories aussi sont des "instruments d'analyse" : ce sont des structures intellectuelles qui doivent nous aider à comprendre certains aspects du système économique. Il ne faut donc pas les utiliser "automatiquement" : on doit se demander, avant de les appliquer, si elles sont appropriées au problème posé.

### **Le pluralisme théorique**

Cette position délibérément instrumentaliste conduit logiquement Hicks à adopter une attitude qui est aussi *pluraliste* au regard des théories. Puisque le monde ne peut être vu que sous des angles divers, qu'il est à facettes multiples, et même, que nous ne pouvons l'appréhender que d'une manière "kaléidoscopique", le pluralisme théorique devient pleinement justifié. Ce pluralisme est inévitable, mais on en tirera également bénéfice en raison de l'apport des théories complémentaires auxquelles on devra recourir pour traiter un problème donné.

De plus, le monde économique est aussi un monde où agissent des causalités multiples : l'explication doit faire appel à diverses séquences causales, entrecroisées et mêlées avec beaucoup d'autres, de sorte qu'"il n'est jamais sage de demander que nos lois économiques puissent offrir des explications complètes". Une causalité complexe réclame des théories multiples : par exemple les théories réelles et les théories monétaires des fluctuations n'ont pas besoin d'être exclusives, chacune peut représenter une part de l'explication. De même, il y a différentes

conceptions et mesures du produit social, chacune étant plus appropriée à un objectif particulier, il y a différents types de chômage qui demandent des théories différentes, etc.

Le pluralisme théorique de Hicks est synthétisé dans le passage suivant<sup>4)</sup> : “Nos théories, considérées comme instruments d’analyse, sont des œillères...Ou il est peut-être plus poli de dire qu’elles sont des rayons de lumière qui éclairent une partie de notre cible, laissant le reste dans l’ombre. En les utilisant, nous détournons nos yeux de choses qui pourraient être pertinentes afin de voir plus clairement ce que nous voulons voir. Et il est tout à fait approprié d’agir ainsi, car autrement, nous ne verrions que très peu de choses.”

Les théories, ainsi conçues, nous aident à concentrer notre attention et gagnent de la force par leurs omissions. Et comme nous étudions un monde changeant, elles peuvent changer et une théorie qui nous a éclairés convenablement en un instant donné peut perdre sa pertinence, soit parce que le monde a changé, soit parce qu’il y a eu des changements dans nos sources d’information, soit encore parce que nos intérêts se sont modifiés. La conclusion de Hicks est donc qu’ “il n’y a et il ne peut y avoir aucune théorie économique qui réponde à toutes nos questions dans tous les temps”. Ainsi, au cours d’une vie de recherche, il n’est en rien critiquable qu’un économiste modifie ses points de vue : “Tout le temps je n’ai cessé d’apprendre ; comme le temps passait, une certaine chose est devenue claire, puis une autre. J’ai compris que la vérité était multidimensionnelle (*many-sided*). Toute présentation univoque ne peut être qu’une photographie sous un certain

---

4) HICKS, *Wealth and Welfare*. Collected essays... Vol. 1, pp. 232-3.

angle ; en changeant mon approche, j'espère être parvenu à une vision plus stéréoscopique.”<sup>5)</sup>

### **L'Économie est une discipline et non une science**

On comprend dès lors que la théorie telle que la conçoit Hicks ne possède pas la même finalité que la théorie économique vue par Mark Blaug, qui relève d'une épistémologie positiviste proche de celle des sciences empirico-expérimentales. Dans le commentaire très sévère que Blaug a fait de la méthodologie de Hicks,<sup>6)</sup> il lui reproche “sa continuelle mauvaise volonté à faire face à la question de savoir si telle ou telle affirmation de l'économie positive est vraie ou fausse”.

C'est pourquoi, finalement, Hicks a défendu la thèse que l'Économie était une “discipline” et non une “science”<sup>7)</sup>, ce que Blaug interprète en disant qu'il voulait sans doute, par là, “décourager les tentatives de réfuter les théories au moyen de tests empiriques” et donc faire de celles-ci une forme de logique sans contenu factuel. Cette position est très proche de celle de Keynes, à laquelle Hicks aimait se référer, en citant notamment la fameuse déclaration de Keynes contenue dans sa préface à la série des *Cambridge Economic Handbooks* : “La théorie économique ne fournit pas un corps de conclusions établies, immédiatement applicables à la politique. *C'est une méthode, plus qu'une doctrine, une technique de pensée, qui aide son*

---

5) HICKS, *Critical essays in monetary theory*, 1967, p. V.

6) BLAUG (M), John Hicks and the methodology of Economics, in : NEIL DE MARCHI : “The popperian legacy in economics”.

7) C'est le titre du dernier essai recueilli dans les “*Collected Essays...*” : “A Discipline not a Science”, Vol. III, p. 365-76.

*possesseur à élaborer des conclusions correctes*".<sup>8)</sup>

Mais, écrit encore Blaug, "la description par Robinson-Keynes-Hicks<sup>9)</sup> de la science économique comme étant seulement une boîte à outils n'est pas compatible avec l'objectif proclamé par Hicks selon lequel le but final de la théorisation économique est d'imaginer des solutions optimales, ou du moins supérieures."

Avant de souscrire à cette condamnation, qui paraît bien motivée, il convient de relire l'argumentation que Hicks consacre au choix du terme "discipline" par opposition à "science". Les théories économiques, écrit-il, ne peuvent offrir que des explications faibles, c'est-à-dire vraies en probabilité, puisque toujours soumises à la clause "*ceteris paribus*". De ce fait, il devient clair qu'elles ne peuvent être ni vérifiées ni falsifiées par confrontation avec les faits.

On nous explique, continue Hicks, "que lorsque théorie et faits entrent en conflit, c'est la théorie et non les faits, qui doit céder la place. Il est très douteux que cette maxime doive s'appliquer pleinement à l'économie. Nos théories, comme on l'a montré, ne sont pas de cette sorte de théories ; mais il est également vrai que nos faits ne sont pas de cette sorte de faits". Les faits économiques ne relèvent pas de cette méthode : une série temporelle est une série d'observations d'un processus historique, chaque terme ayant sa propre individualité. Chacun d'eux est un fait historique, c'est-à-dire dépend d'un témoignage. Il est possible que ce témoignage soit erroné...C'est une possibilité familière à l'historien, qui doit faire la critique de ses

---

8) Les italiques sont de ma responsabilité.

9) Auxquels il faudrait ajouter au moins Alfred Marshall.

sources. Il y a des cas de cet ordre en économie, mais il est plus important encore de se souvenir que rapporter un fait, c'est d'abord décrire ce fait, et cette description peut être défectueuse.

Un manque d'accord entre la théorie et les faits, en Economie, et lorsque cela ne peut être attribué à la faiblesse de la théorie, "est le plus souvent dû à un manque de correspondance entre les termes dans lesquels la théorie est construite et les termes dans lesquels le fait est décrit".

## 2) HICKS ET L'HISTOIRE DE LA PENSÉE ECONOMIQUE

Les conceptions de Hicks quant à l'histoire de la pensée économique concernent deux points distincts : la manière dont il comprend le progrès (il faudrait dire plutôt : l'évolution) de la pensée économique dans le temps, et la manière dont il envisage la contribution que les auteurs du passé peuvent apporter à la construction de la théorie économique du présent.

### **L'évolution de la pensée économique : les "révolutions" et leur interprétation**

La première idée empruntée à l'histoire des sciences que Hicks met à l'épreuve dans le domaine de l'Economie est la notion kuhnienne de "révolution scientifique".<sup>10)</sup> En histoire des sciences, remarque-t-il, il

---

10) Les références principales sont deux articles : "The Scope and Status of Welfare Economics" in *Oxford Economic Papers*, 1975 - et "Revolutions in Economics", (1976) in *Collected Essays...* Vol. III, pp. 3-17.

y a des “révolutions” quand un système de pensée qui a connu un long succès, cède la place à un autre<sup>11)</sup>. L’Economie, elle aussi, connaît des révolutions, et l’étude qu’on peut en faire jette beaucoup de lumière sur la nature de son évolution ; cependant, elles n’obéissent pas au même modèle.

Dans les sciences, pour qu’un système de pensée, A, cède la place à un système, B, il est nécessaire :

- que certains faits aient été découverts, qui ne s’accordent pas avec A.
- que B puisse s’accorder avec ces faits.
- que B soit en mesure d’expliquer aussi tous les faits expliqués par A.

Si l’on proposait un système qui explique les faits nouveaux, mais pas les faits expliqués par A, il ne pourrait le remplacer ; mais lorsque B peut remplacer A, il y a clairement une *avancée* (a clear advance).

L’Economie connaît également des “révolutions”, mais qui ne correspondent pas au modèle précédent : elles n’apportent pas nécessairement une nette avancée de la connaissance, la plupart d’entre elles ont un autre caractère : ce sont des changements d’intérêt ou d’attention. La principale raison pour laquelle les révolutions en économie ne ressemblent pas aux révolutions dans les sciences de la nature, est que les faits économiques ont un caractère historique. Ils “changent sans cesse et changent sans répétition ; en outre, des agents économiques “individuels” comme une entreprise ou un consommateur

---

11) On pourrait se demander si cette définition, des plus sommaires, fait justice au concept de “paradigme” de Kuhn... Mais cette question dépasserait le cadre de cette communication.

ont une histoire particulière, et la tâche des théoriciens est de repérer des structures générales, de déceler des formes qui se répètent parmi les détails qui ne se répètent pas. Enfin, notre objectif pratique concerne les faits du monde actuel, et pour cela nous devons choisir les modalités théoriques qui nous paraissent les mieux adaptées à cette fin.

C'est pourquoi l'attention que portent les économistes au monde qui les entoure est variable et déterminée par l'urgence relative des problèmes du moment. On peut dès lors penser que les changements majeurs dans les théories sont des réponses à de nouveaux problèmes posés par de nouvelles conditions, économiques, institutionnelles, etc. Hicks fait donc des événements courants un facteur central de son interprétation de l'histoire de la pensée économique.

Le rejet de certaines théories, explique-t-il, ne provient pas de ce qu'elles ont été réfutées et remplacées par une théorie meilleure, comme le voudrait l'épistémologie popperienne, mais de ce qu'elles sont, au cours du temps, devenues inappropriées. Ce ne sont pas des "révolutions scientifiques" au sens de Kuhn, ce sont des changements d'attention des économistes aux faits qui leur paraissent décisifs à un moment donné. Selon cette conception, les nouvelles théories, qui peuvent connaître un grand succès, n'apportent pas nécessairement à la discipline économique un "gain permanent". Il n'y a ni irréversibilité dans le changement théorique, ni cumulativité. La théorisation est donc largement dépendante de la problématique historique dans laquelle elle est prise, ce qui fait de la conception hicksienne une vue assez fortement externaliste.

Cependant, cette analyse ne s'applique pas à l'identique à tous les

changements, même importants, que l'on peut énumérer dans l'histoire de la pensée économique. La "révolution keynésienne" en est l'exemple majeur, et Hicks a fréquemment montré, dans de nombreux articles ou ouvrages, que le "changement d'attention" qui a abouti chez Keynes à la *Théorie Générale* a été provoqué par les fluctuations et les désastres monétaires des années 1920-35 ; mais il pensait aussi que l'histoire du keynésianisme devait commencer avant Keynes, et plus précisément avec Hawtrey.<sup>12)</sup>

L'avènement de l'économie classique par l'œuvre d'Adam Smith, semble résulter, pour ce qu'en dit Hicks, de la prise de conscience (qu'on trouve déjà chez les physiocrates) de l'interdépendance des phénomènes économiques. A cela, Smith ajoutera une théorie de la valeur destinée, non pas à expliquer les prix, mais à établir les bases d'une pondération du produit social autre que celle qui résulterait des prix en monnaie. En revanche, la pensée de Ricardo est beaucoup plus directement tributaire des événements de son temps, à savoir le problème de nourrir une population croissante, d'abord pendant le blocus napoléonien, puis dans la période de reconstruction.

Quant à la révolution marginaliste, que Hicks trouve mal dénommée, (car le marginalisme n'est pour lui qu'une règle de calcul mathématique, et il préférerait l'appellation de catallaxie) sa nouveauté essentielle est l'accent mis sur l'échange, après la production et la distribution ; mais, contrairement aux "révolutions" déjà citées, Hicks convient que son développement et son triomphe ne trouvent pas leur source dans des faits nouveaux ou les problèmes concrets du temps

---

12) Voir notamment : "Revolutions" in Economics, in *Collected Essays...* Vol. III, pp. 14-15.

mais dans les qualités propres de la théorisation qu'elle autorisait.<sup>13)</sup>

Le développement de cette analyse permet de comprendre que, pour Hicks, les “révolutions” dans la pensée économique conservent aussi une dimension internaliste. Cela apparaîtra mieux encore quand nous aurons relevé l'importance qu'il attache à la continuité dans le développement de cette pensée.

### **L'évolution de la pensée économique : continuité et reconstruction rationnelle**

Si les révolutions dans la pensée économique sont, en premier lieu, des changements d'intérêt, cela implique qu'elles sont réversibles, au moins partiellement. Rien d'étonnant, par exemple à ce que la théorie “classique” ait survécu à la théorie keynésienne : cela ne signifie pas que la théorie keynésienne ait été rapidement démodée, mais qu'il nous restait quelque chose à attendre de ce que Keynes avait laissé de côté. Il y a ainsi des déplacements, au fil des générations, de ce que la théorie met au premier plan et de ce qu'elle laisse dans l'ombre ; mais cela ne veut pas dire qu'il y ait un progrès théorique intrinsèque au mouvement du temps. Il existe, certes, des domaines dans lesquels l'Economie, comme les sciences de la nature, fait des avancées : des techniques, comme l'économétrie ou la programmation linéaire sont

---

13) “Quoique l'utilité marginale eût ses difficultés, il devenait plus aisé de penser aux individus comme ayant des besoins donnés ou des fonctions d'utilité données que d'avalier (swallow) la “richesse” homogène de l'Economie classique. Il devenait plus aisé de penser le système économique comme un système de marchés en interaction (Walras) ou comme ajustement de moyens à des fins (Menger), que de manipuler la fonction du Produit Social”.  
The Scope and Status, op. cit., pp. 322-323.

inventées, et ces inventions peuvent apporter un gain permanent. Mais ce n'est pas le cas de la majorité des théories nouvelles, qui se contentent de remplacer celles qui sont devenues inappropriées.

L'histoire de la pensée économique n'est donc pas seulement un récit rétrospectif des opinions des auteurs du passé, elle a pour fonction de constituer un ensemble de significations et un réservoir de "capitaux intellectuels" disponibles pour un usage futur<sup>14</sup> : elle est donc un outil de développement théorique. C'est ce qui distingue sa fonction de celle de l'histoire des sciences en général, qui ne peut guère être plus qu'un catalogue des opinions périmées.

L'histoire de la pensée économique est un "moyen de communication"<sup>15</sup> ; elle nous permet d'avancer dans la construction de la théorie moderne. La théorie étant "nécessairement fragmentaire", l'H. P. E. révèle cette fragmentation, et nous permet de remettre à l'honneur des idées qui ont été oubliées. Elle nous aide également à "découvrir comment et pourquoi les concentrations d'attention ont changé, et les théories avec elles". Mais, pour y parvenir, il ne suffit pas de lire les vieux manuels, ni même les vieux "classiques", "Les livres doivent être relus dans leur contexte ; nous devons retrouver les événements qui ont suggéré l'analyse, et ce qui est arrivé à cette analyse quand elle a été publiée. Tout ceci est une partie de la tradition dont nous avons hérité, et à laquelle nous ne pouvons

---

14) SAMUELS (Warren J.) Hicks and the History of Economics, pp. 50-51.

15) HICKS, Revolutions in Economics, Collected Essays... Vol. III, p. 6, note. op. cit.

échapper si nous voulons faire notre travail”.

De toute manière, la raison pour laquelle l'HPE est importante pour le travail des économistes est que “nous ne pouvons échapper à notre passé. Nous pouvons feindre d'y échapper, mais le passé nous envahit en foule (crowds in on us) à tout moment. Keynes et ses contemporains font écho à Ricardo et Malthus, Marx et Marshall sont toujours vivants.” Finalement, à cause de la multiplicité de nos angles de vue sur le monde, “les idées et les théories conservent une valeur instrumentale permanente. L'HPE est la dépositaire de la sagesse du passé, non des erreurs rejetées, et cette sagesse pourra, un jour, retrouver son utilité.”<sup>16)</sup> Ainsi, l'intérêt principal de l'histoire de notre discipline réside dans les accomplissements futurs qu'elle pourra nourrir. Hicks considérait, par exemple les méthodes autrichienne et walrassienne comme des outils utiles dans le présent, et “offrant quelque possible commencement pour ce dont nous avons besoin.”<sup>17)</sup>

Enfin, si l'intérêt premier que présentait, pour Hicks, la fréquentation des anciennes idées et théories était d'y trouver des éléments utilisables pour le présent, il n'en était pas moins soucieux de leur donner une interprétation exacte, et un grand nombre de ses contributions implique, “une reconstruction rationnelle”, c'est-à-dire une nouvelle formulation d'idées anciennes à la lumière des connaissances acquises postérieurement. C'est ainsi qu'il procéda pour la plupart de ses grands articles historiques et doctrinaux.

---

16) SAMUELS (Warren J.) Hicks and the History of Economics, op. cit., p. 52.

17) HICKS, Methods of Dynamic Economics, p. 158.

Son fameux article sur "Keynes et les classiques" est fondé sur une reconstruction rationnelle ou rétrospective de la macroéconomie classique, en partie pour la mieux comprendre, en partie pour mieux comprendre Keynes et enfin pour mieux apprécier leurs différences. Mais on peut recenser de nombreux articles dans cette veine ; beaucoup débutent par une critique interne de la formulation primitive, afin de mettre en lumière l'argumentation, ses éléments, ses limites et ses problèmes<sup>18)</sup>. D'autres entraînent une reformulation "en termes plus généraux". D'autres impliquent le remodelage de la première analyse en modifiant les hypothèses, de façon à mettre en valeur les résultats ; c'est le cas de l'article, écrit avec Hollander, sur "Ricardo et les Modernes"<sup>19)</sup>. Mais toujours, Hicks cherchait à apprendre, allant même jusqu'à écrire : "Je ne peux pas comprendre ce que les autres ont fait avant de pouvoir l'exprimer dans mes propres termes."<sup>20)</sup>

Parfois, son objectif était de trouver chez un économiste ancien une aide pour mieux assimiler une œuvre ultérieure ; ainsi, la reconsidération de l'ouvrage de Thornton : "Paper Credit", lui permettait de mieux comprendre la préférence pour la liquidité, la rigidité des salaires et même ce que Keynes appelait l'efficacité marginale du capital et sa dépendance par rapport aux anticipations.<sup>21)</sup>

Cet exercice lui permettait d'affirmer que Thornton était très proche de Keynes dans sa théorie de court terme, mais qu'il était plus proche encore de Robertson ; ainsi, quand nous prenons Thornton comme point

---

18) SAMUELS (Warren J.) op. cit.

19) "Collected Essays..." Vol. III, pp. 39-60.

20) "Collected Essays..." Vol. III, p. 362.

21) HICKS, Critical essays in Monetary Theory, pp. 177-180, et passim.

de référence, nous comprenons mieux ce qui distingue Keynes de Robertson.

Enfin l'histoire de la pensée économique possède d'autres applications que la compréhension du présent ; elle peut nous aider à réinterpréter le passé, mais son usage à cet égard est particulièrement délicat, car nous n'avons pas, sur lui les mêmes connaissances que les contemporains. Nous devons donc être très prudents quand nous cherchons à appliquer au passé des théories modernes.

## CONCLUSION

Hicks a donné à l'Histoire de la pensée économique une position déterminante dans la construction de la théorie du présent. Son érudition, sa préoccupation d'un constant dialogue avec les théoriciens du passé sont exemplaires et ne peuvent que susciter notre adhésion. Cependant, une partie de ses positions en la matière est évidemment étroitement liée à sa conception de la nature des théories économiques et celle-ci est plus discutable. Peut-on admettre que la théorie économique est essentiellement un outil, un moyen de résoudre des problèmes concrets, méthode remarquablement savante, et qui se veut en même temps éclectique et pluraliste ?

Si l'économie est une science, proche des sciences naturelles, donc empirique, c'est-à-dire destinée à élaborer des propositions et des explications qui ont valeur de vérité, alors les positions de Hicks sont insatisfaisantes et Blaug a raison de faire remarquer qu'il ne propose aucun moyen de choisir entre des théories contradictoires, bien qu'il ne

nie pas que les théories ont aussi une valeur de vérité, qu'elles ne sont pas seulement des outils conventionnels pour organiser notre savoir, mais aussi de véritables explications causales de ce qui arrive et des raisons pour lesquelles cela arrive.

Faire de la théorie pour Hicks, est alors, non pas peut-être un pur jeu intellectuel (comme il l'a pourtant déclaré lui-même)<sup>22)</sup>, mais une manière extraordinairement érudite d'approcher un problème en mobilisant tout le savoir et toute l'expérience que les économistes ont accumulés dans le passé. L'Économie, qui selon lui, n'est pas une science testable empiriquement, redevient expérimentale en un autre sens, en usant de l'expérience séculaire de nos devanciers.

Toute la question est donc de savoir si les théories économiques sont réfutables, et si la méthodologie popperienne leur est applicable. J'ai soutenu fermement cette position dans le passé,<sup>23)</sup> mais, à la lumière de cette discussion, je serais tenté aujourd'hui d'assouplir nettement ma prise de parti en faveur de la réfutation. En raison, d'abord, du caractère historique des phénomènes économiques, qui fait que l'Économie ne peut pratiquement énoncer aucune proposition universelle; et parce que, malgré la multiplicité et la vigueur des controverses, la réfutation n'arrive pas vraiment, dans la pratique, à s'imposer comme critère de choix entre deux théories rivales.

Si l'on refuse de s'associer à la condamnation explicite de toute

---

22) HICKS: *Causality in Economics*: "Une grande partie de la théorie économique est continuée sans meilleure raison que la tradition intellectuelle. C'est un bon jeu,...comme les mathématiques.", 1979, p. VIII.

23) BROCHIER (H) Les théories économiques sont-elles réfutables? *ECONOMIA*, N° 8, Octobre 1987.

tentative de test empirique, et d'admettre que, la théorie économique étant un "jeu", elle ne peut être appréciée qu'en termes de cohérence, simplicité, élégance et généralité, pourquoi ne pas examiner l'idée, scandaleuse en raison, du pluralisme théorique, qui pourrait être justifié par la variabilité des circonstances dans lesquelles se posent nos problèmes, et qui donnerait raison successivement à des théories et à des explications différentes? Des idées sont acceptées parce qu'elles sont plausibles, elles n'en restent pas moins soumises à la discussion critique, et susceptibles de degrés divers de corroboration. C'est la position de Caldwell et Klant<sup>24</sup>.

Mais ce sujet mériterait de tout autres développements.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BLAUG (M), John Hicks and the methodology of Economics, in "DE MARCHI (N), ed, 1988.
- BROCHIER (H), Les théories économiques sont-elles réfutables? *ECONOMIA, La pensée de Popper et la science économique*, Vol. 8 Octobre 1987.
- COLLARD (D. A.) ed., Economic Theory and Hicksian Themes, Oxford Univ. Press, 1984.
- DE MARCHI (N), ed., The Popperian Legacy in Economics, Cambridge Univ. Press, 1988.
- HELM (D), The Economics of John Hicks, N. Y. Basil Blackwell, 1984.
- HICKS (J. R.), 1939 Value and Capital, Clarendon Press.
- , 1967 Critical essays in Monetary Theory, Oxford...
- , 1974 The crisis in Keynesian Economics, N. Y. Basic Books.
- , 1979 Causality in Economics, N. Y. Basic Books.

---

24) Voir CALDWELL (B. J.): The case for pluralism – et KLANT (J. J.): The natural order, in "The popperian legacy in economics", op. cit.

- , 1981 Wealth and Welfare. Collected essays on Economic Theory, Vol. 1, Harvard Univ. Press.
- , 1982 Money, Interest and Wages, Collected Essays... Vol. II.
- , 1983 Classics and Moderns, Collected Essays... Vol. III.
- , 1975 The Scope and Status of Welfare Economics, in *Oxford Economic Papers*, Nov. 1975, pp. 307-327.
- , 1976 "Revolutions" in Economics, Collected Essays... Vol. III, pp. 3-17.
- , 1983 A Discipline, not a Science, Collected Essays... Vol. III, pp. 365-76.
- SAMUELS (Warren J.), J.R. Hicks and the History of Economics, in "Economic Thought and Discourse in the 20th Century, 1993, Edward Elgar.